

Fred Uhlman

chapitres 1 à 10

# L'Ami retrouvé

Texte intégral  
+ dossier

+ Lecture d'image par Olivier Tomasini



folioplus  
classiques

du XX<sup>e</sup> siècle



**Fred Uhlman**

**L'Ami  
retrouvé**

**Traduit de l'anglais par  
Léo Lack**

**Dossier et notes de  
Marie-Sophie Doudet**

**Lecture d'image par  
Olivier Tomasini**

**folioplus**  
*classiques*

**Marie-Sophie Doudet**, agrégée de lettres modernes, est professeur à l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence où elle enseigne la culture générale et l'histoire des mouvements littéraires et artistiques. Aux éditions Gallimard, elle a accompagné la lecture de L'Or de Blaise Cendrars, dans la collection « La bibliothèque Gallimard ».

Architecte et licencié de philosophie, **Olivier Tomasini** est responsable de la communication au musée de Grenoble et président de l'association « La maison de la photographie de Grenoble et de l'Isère ». À Grenoble, il a été commissaire de plusieurs expositions de photographies («William Klein, Figures parfaites, la Nouvelle Vision en France de 1925 à 1945 », «Vues d'architectures, photographies DES XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles »).

Couverture : August Sander, Fahnenjunker  
© Die Photographische Sammlung/SK Stiftung Kultur-August Sander Archiv, Köln/Adagp, 2005.

Titre original : REUNION  
© Fred Uhlman, 1971.  
© Éditions Gallimard,  
1978 pour la traduction française par Léo Lack,  
2005 pour la lecture d'image et le dossier.

ISBN : 978-2-07-031872-9

# Sommaire

---

<b>L'Ami retrouvé</b>	7
Table des chapitres	99
<b>Dossier</b>	
De la photographie au texte	
Analyse de <i>Fahnenjunker</i> d'August Sander (1940)	103
<b>Le texte en perspective</b>	
Vie littéraire : <i>Une histoire dans l'Histoire</i>	117
L'écrivain à sa table de travail : <i>Écrire pour vivre, écrire pour revivre</i>	130
Groupement de textes thématique :	
<i>Variations sur l'amitié</i>	143
Groupement de textes stylistique :	
<i>La théorie du faucon ou l'effet de chute</i>	161
Chronologie : Fred Uhlman et son temps	178
Éléments pour une fiche de lecture	188

---



L'Ami retrouvé

*À Paul et  
Millicent Bloomfield*

# 1

Il entra dans ma vie en février 1932 pour n'en jamais sortir. Plus d'un quart de siècle a passé depuis lors, plus de neuf mille journées fastidieuses et décousues, que le sentiment de l'effort ou du travail sans espérance contribuait à rendre vides, des années et des jours, nombre d'entre eux aussi morts que les feuilles desséchées d'un arbre mort.

Je puis me rappeler le jour et l'heure où, pour la première fois, mon regard se posa sur ce garçon qui allait devenir la source de mon plus grand bonheur et de mon plus grand désespoir. C'était deux jours après mon seizième anniversaire, à trois heures de l'après-midi, par une grise et sombre journée d'hiver allemand. J'étais au Karl Alexander Gymnasium à Stuttgart, le lycée le plus renommé du Wurtemberg<sup>1</sup>, fondé en 1521, l'année où Luther parut devant Charles Quint, empereur du Saint Empire et roi d'Espagne.

Je me souviens de chaque détail : la salle de classe

**1.** État du sud-ouest de l'Allemagne frontalier avec la France et la Suisse.

avec ses tables et ses bancs massifs, l'aigre odeur de quarante manteaux d'hiver humides, les mares de neige fondue, les traces jaunâtres sur les murs gris là où, avant la révolution, étaient accrochés les portraits du Kaiser Guillaume<sup>1</sup> et du roi du Wurtemberg. En fermant les yeux, je vois encore les dos de mes camarades de classe, dont un grand nombre périrent plus tard dans les steppes russes ou dans les sables d'Alamein<sup>2</sup>. J'entends encore la voix lasse et désillusionnée de Herr Zimmermann qui, condamné à enseigner toute sa vie, avait accepté son sort avec une triste résignation. Il avait le teint jaune et ses cheveux sa moustache et sa barbe en pointe étaient teintés de gris. Il regardait le monde à travers un pince-nez posé sur le bout de son nez avec l'expression d'un chien bâtard en quête de nourriture. Bien qu'il n'eût sans doute pas plus de cinquante ans, il nous paraissait, à nous, en avoir quatre-vingts. Nous le méprisions parce qu'il était doux et bon et avait l'odeur d'un homme pauvre ; probablement n'y avait-il pas de salle de bains dans son logement de deux pièces. Durant l'automne et les longs mois d'hiver, il portait un costume

tout rapiécé, verdâtre et luisant (il avait un second costume pour le printemps et l'été). Nous le traitions avec dédain et, de temps à autre, avec cruauté, cette lâche cruauté qui est celle de garçons

**1.** Il s'agit de Guillaume II (1859-1941), empereur d'Allemagne jusqu'à la défaite de 1918 où il abdique.

**2.** Localité d'Égypte où se déroula la victoire, décisive pour les Alliés, du général Montgomery sur les forces germano-italiennes le 23 octobre 1942.

bien portants à l'égard des faibles, des vieux et des êtres sans défense.

Le jour s'assombrissait, mais il ne faisait pas assez nuit pour éclairer la salle et, à travers les vitres, je voyais encore clairement l'église de la garnison, une affreuse construction de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, pour le moment embellie par la neige recouvrant ses tours jumelles qui transperçaient le ciel de plomb. Belles aussi étaient les blanches collines qui entouraient ma ville natale, au-delà de laquelle le monde semblait finir et le mystère commencer. J'étais somnolent, faisant de petits dessins, rêvant, m'arrachant parfois un cheveu pour me tenir éveillé, lorsqu'on frappa à la porte. Avant que Herr Zimmermann pût dire : «Herein<sup>1</sup>», parut le professeur Klett, le proviseur. Mais personne ne regarda le petit homme tiré à quatre épingles, car tous les yeux étaient tournés vers l'étranger qui le suivait, tout comme Phèdre eût pu suivre Socrate<sup>2</sup>.

Nous le regardions fixement, comme si nous avions vu un fantôme. Probablement tout comme les autres, ce qui me

frappa plus que son maintien plein d'assurance, son air aristocratique et son sourire nuancé d'un léger dédain, ce fut son élégance. En matière de style vestimentaire, nous faisons à nous tous un morne assemblage. La plupart de nos mères avaient

1. « Entrez » en allemand.

2. Uhlman fait référence au dialogue intitulé Phèdre écrit par Platon en 406 av. J.-C. Socrate et Phèdre, son jeune disciple qui le suit fasciné par ses discours, se promènent dans la nature. Ils s'installent à l'ombre d'un platane au bord d'un fleuve et méditent ensemble sur l'amour, l'immortalité de l'âme et l'art de bien parler (rhétorique).

le sentiment que n'importe quels vêtements étaient assez bons pour aller en classe aussi longtemps qu'ils étaient faits d'étoffe solide et durable. Nous ne nous intéressions encore aux filles que médiocrement, de sorte que peu nous importait cet accoutrement pratique et de bon usage de vestes et de culottes courtes achetées dans l'espoir qu'elles dureraient jusqu'à ce que nous devenions trop grands pour elles.

Mais, pour lui, c'était différent. Il portait un pantalon de bonne coupe et au pli impeccable qui, de toute évidence, n'était pas, comme les nôtres, un vêtement de confection. Son luxueux costume gris clair était fait de tissu à chevrons et, presque certainement, «garanti anglais». Sa chemise était bleu pâle et sa cravate bleu foncé ornée de petits pois blancs. Par contraste, nos cravates paraissaient sales, graisseuses et éraillées. Et bien que nous considérions comme efféminée toute tentative d'élégance, nous ne pouvions nous empêcher de regarder avec envie cette image d'aisance et de distinction.

Le professeur Klett alla tout droit à Herr Zimmermann, lui murmura quelque chose à l'oreille et disparut sans que nous

l'eussions remarqué parce que nos regards étaient concentrés sur le nouveau venu. Il se tenait immobile et calme, sans le moindre signe de nervosité. Il paraissait, en quelque sorte, plus âgé et plus mûr que nous et il était difficile de croire qu'il n'était qu'un nouvel élève. S'il avait disparu aussi silencieusement et mystérieusement qu'il était entré, cela ne nous eût pas surpris.

Herr Zimmermann remonta son pince-nez, parcourut la salle de ses yeux fatigués, découvrit un siège

vide juste devant moi, descendit de son estrade et, à l'étonnement de toute la classe, accompagna le nouveau venu jusqu'à la place qui lui était assignée. Puis, inclinant légèrement la tête comme s'il avait presque envie de le saluer, mais ne l'osait tout à fait, il retourna lentement vers l'estrade à reculons, ne cessant de faire face à l'étranger. Regagnant son siège, il s'adressa à lui : «Voudriez-vous, je vous prie, me donner votre nom, votre prénom, ainsi que la date et le lieu de votre naissance ?»

Le jeune homme se leva. « Graf<sup>1</sup> von Hohenfels, Conrad, annonça-t-il, né le 19 janvier 1916 à Bur<sup>2</sup> Hohenfels, Wurtemberg.» Puis il se rassit.

1. « Comte » en allemand.

2. « Château fort » en allemand.

## 2

Je regardais fixement cet étrange garçon, qui avait exactement mon âge, comme s'il était venu d'un autre monde. Non parce qu'il était comte. Il y avait plusieurs «von<sup>1</sup>» dans ma classe, mais ils ne semblaient pas différents de nous, qui étions des fils de marchands, de banquiers, de pasteurs, de tailleurs ou d'employés des chemins de fer. Il y avait Freiherr von Gall, un pauvre garçon, fils d'un officier en retraite dont les moyens ne lui permettaient de donner à ses enfants que de la margarine. Il y avait le baron von Waldeslust, dont le père avait un château près de Wimpfen-am-Neckar ; un ancêtre de celui-ci avait été anobli pour avoir rendu au duc Eberhard Ludwig des services d'une nature douteuse. Nous avons même un prince Hubertus Schleim-Gleim-Lichtenstein, mais il était si stupide que même son ascendance princière ne pouvait le préserver d'être la risée de tous.

Mais là, le cas était différent. Les Hohenfels faisaient partie de notre histoire. Il est vrai que leur château,

**1.** Particule qui marque la noblesse, équivalant au « de » français.

situé entre Hohenstaufen, le Teck et Hohenzollern, était en ruine et que ses tours détruites laissaient à nu le cône de la montagne, mais leur célébrité était encore vivace. Je connaissais leurs exploits aussi bien que ceux de Scipion l'Africain, d'Hannibal<sup>1</sup> ou de César. Hildebrandt von Hohenfels était mort en 1190 en essayant de sauver Frédéric 1<sup>er</sup> de Hohenstaufen, le grand Barberousse, de la noyade dans le Cydnus en Asie Mineure, rivière au courant rapide. Anno von Hohenfels était l'ami de Frédéric 11, le plus magnifique des Hohenstaufen, Stupor Mundi<sup>2</sup>; il l'avait aidé à écrire *De acte venandi cum avibus*<sup>3</sup> et mourut à Salerne en 1247 dans les bras de l'empereur. (Son corps repose encore à Catane, dans un sarcophage de porphyre supporté par quatre lions.) Frédéric von Hohenfels, inhumé à Kloster Hirschau, fut tué à Pavie après avoir fait prisonnier le roi de France, François 1<sup>er</sup>. Waldemar von Hohenfels tomba à Leipzig. Deux frères, Fritz et Ulrich, périrent à Champigny en 1871, d'abord le plus jeune, puis l'aîné en essayant de le mettre en lieu sûr. Un autre Frédéric von Hohenfels fut tué à Verdun.

Et là, à quelque cinquante centimètres de moi, était assis un membre de cette illustre famille de Souabe<sup>4</sup>,

1. Scipion est un général romain (235-183) qui s'est emparé de Carthage et a remporté la victoire contre Hannibal (général carthaginois, 247-183), marquant ainsi la fin de la seconde guerre punique.
2. Expression latine qui signifie «à l'étonnement général».
3. Titre d'un ouvrage écrit en latin sur «l'art de chasser avec des oiseaux».
4. Région d'Allemagne à cheval sur l'est de la Bavière et le Wurtemberg.

partageant la même salle que moi, sous mes yeux observateurs et fascinés. Le moindre de ses mouvements m'intéressait : sa façon d'ouvrir son cartable ciré, celle dont il disposait, de ses mains blanches et d'une irréprochable propreté (si différentes des miennes, courtes, maladroites et tachées d'encre), son stylo et ses crayons bien taillés, celle dont il ouvrait et fermait son cahier. Tout en lui éveillait ma curiosité : le soin avec lequel il choisissait son crayon, sa manière de s'asseoir — bien droit, comme si, à tout moment, il dût avoir à se lever pour donner un ordre à une armée invisible — et celle de passer sa main dans ses cheveux blonds. Je ne relâchais mon attention que lorsque, comme tous les autres, il commençait à s'ennuyer et s'agitait en attendant la cloche de la récréation entre les cours. J'observais son fier visage aux traits joliment ciselés et, en vérité, nul adorateur n'eût pu contempler Hélène de Troie<sup>1</sup> plus intensément ou être plus convaincu de sa propre infériorité. Qui donc étais-je pour oser lui parler? Dans quels ghettos d'Europe mes ancêtres avaient-ils croupi quand Frédéric von Hohenstaufen avait tendu à Anno von

Hohenfels sa main ornée de bagues ? Que pouvais-je donc, moi, fils d'un médecin juif, petit-fils et arrière-petit-fils d'un rabbin et d'une lignée de petits commerçants et de marchands de bestiaux, offrir à ce garçon aux cheveux d'or dont le seul nom m'emplissait d'un tel respect mêlé de crainte ?

1. Fille de Jupiter et de Lédà, sœur de Castor et Pollux, Hélène est connue pour sa grande beauté. Femme de Ménélas, elle est enlevée par le Troyen Pâris et se trouve donc à l'origine de la guerre entre les Grecs et Troie (Iliade) .

Comment, dans toute sa gloire, serait-il capable de comprendre ma timidité, ma susceptible fierté, ma peur d'être blessé ? Qu'avait-il, lui, Conrad von Hohenfels, de commun avec moi, Hans Schwarz, dépourvu d'assurance et de grâce mondaine ?

Chose étrange, je n'étais pas le seul à éprouver de la nervosité à lui parler. Presque tous les autres semblaient l'éviter. Généralement grossiers en paroles et en actions, toujours prêts à s'interpeller par des sobriquets dégoûtants (Punaise, Saucisse, Cochon, Tête-de-Lard), se bousculant avec ou sans provocation, tous étaient silencieux et gênés en sa présence, lui laissant le passage chaque fois qu'il se levait et où qu'il allât. Ils semblaient, eux aussi, être sous un charme. Si l'un de nous avait osé paraître habillé comme Hohenfels, il se fût exposé à un ridicule sans merci. On eût dit que Herr Zimmermann lui-même craignait de le déranger.

Autre chose encore. Ses devoirs du soir étaient corrigés avec le plus grand soin. Là où Zimmermann se bornait à écrire en marge de mon cahier de brèves remarques, telles que « Mal

construit», «Que signifie ceci ?» ou «Pas trop mal», «Moins de négligence, s'il vous plaît», son travail à lui était corrigé avec une profusion d'observations et d'explications qui devaient avoir coûté à notre professeur nombre de minutes de corvée supplémentaire.

Il paraissait ne pas se soucier d'être abandonné à lui-même. Peut-être en avait-il l'habitude. Mais il ne donnait jamais la plus légère impression de morgue ou de vanité ni du moindre désir conscient d'être différent des autres élèves, à une exception près : à

notre rencontre, il était toujours extrêmement poli, souriait quand on lui parlait et tenait la porte ouverte lorsque quelqu'un désirait quitter la salle. Et pourtant, les garçons semblaient avoir peur de lui. Je ne puis que supposer que c'était le mythe des Hohenfels qui, ainsi que moi, les rendait timides et les embarrassait.

Le prince et le baron eux-mêmes le laissèrent d'abord de côté, mais, une semaine après son arrivée, je vis tous les «von» s'approcher de lui pendant la récréation qui suivit le second cours. Le prince lui parla, puis le baron et le Freiherr. Je ne pus saisir que quelques mots : «Ma tante Hohenlohe», «Maxie a dit» (qui était «Maxie» ?). D'autres noms furent cités qui, de toute évidence, leur étaient à tous familiers. Certains d'entre eux provoquèrent l'hilarité générale, d'autres furent prononcés avec toutes les marques possibles de respect, presque murmurés, comme si un personnage royal était présent. Mais cette conversation sembla n'aboutir à rien. Par la suite, lorsqu'ils se croisaient, ils se bornaient à des signes de

tête et à des sourires et à échanger quelques mots, mais Conrad paraissait aussi réservé que jamais.

Quelques jours plus tard, ce fut le tour du «Caviar de la Classe». Trois garçons, Reutter, Müller et Frank, étaient connus sous ce sobriquet parce qu'ils faisaient bande à part dans la conviction qu'eux seuls parmi nous étaient destinés à faire carrière dans le monde. Ils allaient au théâtre et à l'Opéra, lisaient Baudelaire, Rimbaud et Rilke<sup>1</sup>, parlaient de paranoïa

1. Grand poète allemand (1875-1926).

et du ça<sup>1</sup>, s'enthousiasmaient pour *Dorian Gray*<sup>2</sup> et La Saga des *Forsyte*<sup>3</sup>, et, bien entendu, s'admiraient mutuellement. Le père de Frank était un riche industriel et ils se réunissaient régulièrement chez lui, où ils rencontraient quelques acteurs et actrices, un peintre qui allait de temps à autre à Paris pour voir «mon ami Pablo<sup>4</sup>» et plusieurs dames qui avaient des ambitions et des relations littéraires. On leur donnait la permission de fumer et ils appelaient les actrices par leur prénom.

Après avoir décidé à l'unanimité qu'un von Hohenfels serait une aubaine pour leur coterie, ils l'abordèrent, non sans agitation. Frank, le moins nerveux des trois, l'arrêta comme il sortait de la classe. Il bredouilla quelque chose à propos de «notre petit salon», de lectures de poèmes, du besoin de se défendre contre le profanum vulgus<sup>5</sup> et ajouta qu'ils seraient honorés s'il voulait se joindre à leur

1. Termes empruntés au vocabulaire de Sigmund Freud, inventeur de la psychanalyse à Vienne au début du siècle. La paranoïa est une maladie mentale qui est caractérisée par une peur de la persécution. Le ça est une des trois instances qui composent l'appareil psychique. Il correspond au pôle pulsionnel de la personnalité.
2. Héros du roman de l'écrivain britannique Oscar Wilde (1845-1900). *Le Portrait de Dorian Gray* (1891) raconte comment un jeune homme passe un pacte avec le diable pour conserver la beauté éternelle et ne jamais vieillir.
3. Série de romans rédigés par John Galsworthy, prix Nobel de littérature en 1932.
4. Allusion à Pablo Picasso, célèbre peintre espagnol qui, dans les années 1930, est l'une des figures de proue du cubisme.
5. Expression latine qui signifie la «foule des profanes» ; autrement dit, il s'agit pour le «caviar de la classe» du commun des mortels qui ne connaît rien à la littérature.

*Literaturbund*<sup>1</sup>. Hohenfels, qui n'avait jamais entendu parler du Caviar, sourit poliment, dit qu'il était terriblement occupé «pour le moment», et laissa les trois matois<sup>2</sup> frustrés.

1. «Cercle littéraire» en allemand.

2. Personne rusée et fine.

### 3

Je ne puis me rappeler exactement le jour où je décidai qu'il fallait que Conrad devînt mon ami, mais je ne doutais pas qu'il le deviendrait. Jusqu'à son arrivée, j'avais été sans ami. Il n'y avait pas, dans ma classe, un seul garçon qui répondît à mon romanesque idéal de l'amitié, pas un seul que j'admirais réellement, pour qui j'aurais volontiers donné ma vie et qui eût compris mon exigence d'une confiance, d'une abnégation et d'un loyalisme absolus. Tous m'apparaissaient comme des Souabes bien portants et dépourvus d'imagination, plus ou moins lourds et assez insignifiants, et les membres du Caviar eux-mêmes n'y faisaient pas exception. La plupart d'entre eux étaient gentils et je m'entendais assez bien avec eux. Mais tout comme je n'avais pas pour eux de sympathie particulière, ils n'en avaient pas pour moi. Je n'allais jamais chez eux et ils ne venaient jamais chez moi. Peut-être une autre raison de ma froideur était-elle due à ce que tous avaient l'esprit terriblement positif et savaient déjà ce qu'ils seraient plus tard avocats, officiers, professeurs, pasteurs, banquiers. Moi seul n'en avais aucune idée; je me bornais à de vagues

rêveries et à des désirs plus vagues encore. Je ne souhaitais qu'une chose : voyager, et je croyais que je serais un jour un grand poète.

J'ai hésité avant d'écrire : «un ami pour qui j'aurais volontiers donné ma vie». Mais, même après trente années écoulées, je crois que ce n'était pas une exagération et que j'eusse été prêt à mourir pour un ami, presque avec joie. Tout comme je tenais pour naturel qu'il fût *dulce* et *decorum pro Germania mori*<sup>1</sup>, j'eusse admis que mourir *pro amico* était également *dulce* et *decorum*. Entre seize et dix-huit ans, les jeunes gens allient parfois une naïve innocence et une radieuse pureté de corps et d'esprit à un besoin passionné d'abnégation absolue et désintéressée. Cette phase ne dure généralement que peu de temps, mais, à cause de son intensité et de son unicité, elle demeure l'une des expériences les plus précieuses de la vie.

1. Adaptation par Hans d'un vers d'Horace, poète romain qui affirme «qu'il est doux et beau de mourir pour la patrie». Ici, le mot patrie est changé en Germania (Allemagne) puis en amico c'est-à-dire «ami».

## 4

Tout ce que je savais alors était qu'il allait devenir mon ami. Tout m'attirait vers lui, d'abord, et avant tout, la gloire de son nom qui, pour moi, le distinguait de tous les autres garçons, y compris les «von» (comme j'eusse été plus attiré par la duchesse de Guermantes<sup>1</sup> que par une M<sup>me</sup> Meunier). Puis la fierté de son maintien, ses manières, son élégance, sa beauté — et qui eût pu y rester tout à fait insensible ? — me donnaient fortement à croire que j'avais enfin trouvé quelqu'un qui répondait à mon idéal d'un ami.

Le problème était de l'attirer vers moi. Que pouvais-je lui offrir, à lui qui avait aimablement mais avec fermeté repoussé les aristocrates et le Caviar ? Comment pouvais-je le conquérir lorsqu'il était retranché derrière les barrières de la tradition, sa fierté naturelle et sa morgue acquise ? De plus, il semblait

**1.** Héroïne noble et fascinante d'*À la recherche du temps perdu* de Proust. Dans le premier tome de la *Recherche*, *Un amour de Swann*, le jeune narrateur explique qu'il est séduit par les noms magiques des personnes et des lieux. Le nom de Conrad von Hohenfels agit de même sur l'esprit de Hans.

parfaitement satisfait d'être seul et de rester à l'écart des autres élèves, auxquels il ne se mêlait que parce qu'il le fallait.

Comment attirer son attention, comment le pénétrer du fait que j'étais différent de ce morne troupeau, comment le convaincre que moi seul devais être son ami ? C'était là un problème auquel je n'avais aucune réponse précise. Je savais instinctivement qu'il me fallait me mettre en relief. Je commençai soudain à prendre un intérêt nouveau à ce qui se passait en classe. Normalement, j'étais heureux d'être abandonné à mes rêves, de n'être pas dérangé par des questions ou des problèmes, attendant que la cloche me libérât de ces fastidieuses besognes. Il n'y avait eu pour moi aucune raison particulière de faire impression sur mes camarades. Puisque je passais avec succès mes examens, qui ne me réclamaient pas un grand effort, pourquoi me donner du mal ? Pourquoi faire impression sur les professeurs, ces vieillards las et sans illusions qui nous disaient que *non scholae sed vitae discimus*<sup>1</sup>, alors que c'était, me semblait-il, le contraire ?

Mais je commençai donc à m'animer. Je saisis l'occasion de me manifester chaque fois que j'avais quelque chose à dire. Je discutais de *Madame Bovary*<sup>2</sup> et de l'existence ou de la non-existence d'Homère,

1. Phrase latine qui signifie : «Nous n'apprenons pas grâce à l'école mais grâce à la vie.»

2. *Madame Bovary* : roman de Gustave Flaubert (1821-1880) paru en 1857 dont l'héroïne, nourrie de lectures à l'eau de rose, passe sa vie à rêver d'absolu et d'amours passionnées. Elle va bien sûr de désillusions en désillusions.

j'attaquais Schiller<sup>1</sup>, je qualifiais Heine<sup>2</sup> de poète pour voyageurs de commerce et proclamais Hölderlin<sup>3</sup> le plus grand poète d'Allemagne, «plus grand même que Goethe<sup>4</sup>». Jetant un regard en arrière, je vois combien tout cela était puéril, mais, à coup sûr, j'électrisai mes professeurs et attirai même l'attention du Caviar. Les résultats me surprirent également. Les maîtres, qui s'étaient désintéressés de moi, eurent soudain l'impression que leurs efforts, en fin de compte, n'avaient pas été perdus et qu'ils étaient enfin récompensés de leur peine. Ils se tournèrent vers moi avec un espoir renouvelé et une joie touchante, presque pathétique. Ils me demandèrent de traduire et d'expliquer des scènes de Faust<sup>5</sup> et de Hamlet<sup>6</sup>, ce que je fis avec un réel plaisir et, je crois, quelque compréhension.

Mon second effort déterminé se déploya au cours des quelques heures consacrées aux exercices physiques. En ce temps-là — peut-être est-ce aujourd'hui

1. Écrivain et poète allemand (1759-1805) qui s'est illustré par son lyrisme et qui a été un grand ami de Goethe.

2. Écrivain allemand (1797-1856) ; son œuvre fut bannie des bibliothèques sous le régime de Hitler.
3. Grand poète allemand (1770-1843) et figure légendaire du romantisme. Devenu fou, il restera trente-sept ans enfermé dans une tour.
4. Écrivain, poète et homme politique allemand (1749-1832) ; il est lui aussi un des chefs de file du romantisme allemand. Auteur notamment des Souffrances du jeune Werther, il a animé un cénacle d'écrivains à Weimar dont il dirigea le théâtre et où il mourut.
5. Tragédie de Goethe. Faust fait un pari avec le diable pour atteindre le savoir absolu.
6. Tragédie de Shakespeare (1601). Hamlet doit venger son père assassiné mais il hésite lui-même à devenir un meurtrier.

différent — nos professeurs, au Karl Alexander Gymnasium, tenaient le sport pour un luxe. Courir après un ballon pour le botter, comme cela se faisait en Amérique et en Angleterre, leur apparaissait comme une terrible perte d'un temps précieux qui eût pu être employé avec plus de profit à acquérir un peu de savoir. Deux heures par semaine pour fortifier son corps était considéré comme plus que suffisant. Notre professeur de gymnastique, Max Loehr, surnommé Max-les-Biceps, un petit homme vigoureux et bruyant, brûlait désespérément de développer notre poitrine, nos bras et nos jambes aussi intensément que possible dans le temps réduit mis à sa disposition. Il utilisait à cet effet trois instruments de torture d'une notoriété internationale : la barre fixe, les barres parallèles et le cheval d'arçon. La formule habituelle était une course autour de la salle, puis des exercices de flexion et d'extension. Après cette mise en train, Max-les-Biceps allait à son instrument préféré, la barre fixe, et nous montrait quelques exercices, aussi faciles pour lui qu'enjamber une bûche, mais extrêmement difficiles pour la plupart d'entre nous. Il demandait

habituellement à l'un des garçons les plus agiles de rivaliser avec sa démonstration et, parfois, me choisissait. Mais, dans les derniers mois, il avait le plus souvent désigné Eisemann, qui aimait à se faire valoir et voulait en tout cas être officier dans la Reichswehr<sup>1</sup>.

1. Mot allemand qui signifie la «défense de l'Empire». La Reichswehr est l'armée de 100 000 hommes que le Traité de Versailles a concédée à l'Allemagne entre 1921 et 1935.

Cette fois, j'étais déterminé à intervenir. Max-les-Biceps retourna à la barre fixe, se tint sous elle au garde à vous, étendit les bras, puis sauta avec élégance et saisit la barre dans sa poigne de fer. Avec une aisance et une adresse incroyables, il souleva lentement son corps, pouce à pouce, jusqu'à la barre et s'y appuya. Il se tourna alors à droite, étendit les deux bras, revenant à son ancienne position, se tourna à gauche et reprit la position de repos. Mais, tout à coup, il parut tomber et, pour un moment, resta accroché à la pliure des genoux, ses mains touchant presque le sol. Il se mit à tourner lentement, puis de plus en plus vite, jusqu'à ce qu'il regagnât sa place sur la barre. Alors, d'un mouvement rapide et admirable, il s'élança dans le vide et atterrit sur ses orteils avec un bruit mat et des plus légers. Son habileté semblait rendre l'exploit facile, mais, de fait, il réclamait une maîtrise absolue, un équilibre merveilleux, et aussi du sang-froid. Sur ces trois qualités, j'avais un peu des deux premières, mais je ne puis dire que j'étais très courageux. Souvent, à la dernière minute, je doutais d'y arriver. À peine osais-je lâcher la barre et, quand je le faisais, il ne

m'entraîna jamais dans la tête que je pourrais le faire presque aussi bien que Max-les-Biceps. Il y avait là la différence entre un jongleur capable de garder six balles en l'air et quelqu'un qui est reconnaissant d'être à même d'en manier trois.

En cette occasion particulière, je fis un pas en avant dès que Max eut terminé sa démonstration et le regardai bien en face. Il hésita une seconde, puis : «Schwarz», dit-il.

J'allai lentement jusqu'à la barre, me tins au garde

à vous et sautai. Comme le sien, mon corps s'appuya sur la barre. Je parcourus la salle du regard. Je vis Max au-dessous de moi, prêt à intervenir en cas de ratage. Silencieux, les garçons m'observaient. Je regardai Hohenfels et, quand je vis ses yeux fixés sur moi, je soulevai mon corps de droite à gauche, puis de gauche à droite, restai accroché à la pliure des genoux, puis me haussai sur la barre et m'y appuyai une seconde. Je n'éprouvais aucune crainte, mais un seul désir : celui de vaincre. C'est pour *lui* que j'allais réussir. Je me dressai soudain à la verticale, sautai par-dessus la barre, me projetai en l'air... puis floc !

J'étais du moins sur mes pieds.

Il y eut quelques petits rires réprimés, mais quelques garçons applaudirent. Certains d'entre eux n'étaient pas de si mauvais bougres...

Demeurant immobile, je tournai les yeux vers lui. Conrad, inutile de le dire, n'avait pas ri. Il n'avait pas non plus applaudi. Mais il me regardait.

Quelques jours plus tard, je vins au lycée avec quelques

pièces de monnaie grecques (je collectionnais les pièces de monnaie depuis l'âge de douze ans). J'avais apporté une drachme d'argent corinthienne, un hibou de Pallas Athéna<sup>1</sup>, une effigie d'Alexandre le Grand<sup>2</sup>, et, dès qu'il approcha de sa place, je fis semblant de les examiner à la loupe. Il me vit les regarder et, ainsi que je l'avais espéré, la curiosité

**1.** Déesse grecque de la sagesse, de la raison, des arts et des combats dont l'emblème est la chouette (ou le hibou).

**2.** Roi de Macédoine (356-323 av. J.-C.) qui fonda un empire immense. Mythe vivant, il concilia l'esprit de conquête et la sagesse philosophique (il fut l'élève d'Aristote).

l'emporta sur sa réserve. Il me demanda la permission de les regarder aussi. À sa façon de manipuler les pièces, je vis qu'il s'y connaissait. Il avait du collectionneur la manière de palper les objets bien aimés et le regard appréciateur et caressant. Il me dit qu'il collectionnait, lui aussi, les pièces de monnaie, possédait le hibou, mais non mon effigie d'Alexandre. En revanche, il comptait dans sa collection quelques pièces que je n'avais pas.

Nous fûmes interrompus à ce moment par l'entrée du professeur et, quand vint la récréation de dix heures, Conrad parut avoir perdu tout intérêt aux pièces et quitta la salle sans même me regarder. Pourtant, je me sentais heureux. C'était la première fois qu'il m'avait parlé et j'étais déterminé à ce qu'elle ne fût pas la dernière.

## 5

Trois jours plus tard, le 15 mars — je n'oublierai jamais cette date —, je rentrais de l'école par une douce et fraîche soirée de printemps. Les amandiers étaient en fleur, les crocus avaient fait leur apparition, le ciel était bleu pastel et vert d'eau, un ciel nordique avec un soupçon de ciel italien. J'aperçus Hohenfels devant moi. Il semblait hésiter et attendre quelqu'un. Je ralentis le pas — j'avais peur de le dépasser — mais il me fallait continuer mon chemin, car ne pas le faire eût été ridicule et il eût pu se méprendre sur mon hésitation. Quand je l'eus presque rattrapé, il se retourna et me sourit. Puis, d'un geste étrangement gauche et encore indécis, il serra ma main tremblante. «C'est toi, Hans !» dit-il, et, tout à coup, je me rendis compte, à ma joie, à mon soulagement et à ma stupéfaction, qu'il était aussi timide que moi et, autant que moi, avait besoin d'un ami.

Je ne puis guère me rappeler ce que Conrad me dit ce jour-là ni ce que je lui dis. Tout ce que je sais est que, pendant une heure, nous marchâmes de long en large comme deux jeunes amoureux, encore nerveux, encore intimidés, mais je savais en quelque

sorte que ce n'était là qu'un commencement et que, dès lors, ma vie ne serait plus morne et vide, mais pleine d'espoir et de richesse pour tous deux.

Quand je le quittai enfin, je courus sur tout le chemin du retour. Je riais, je parlais tout seul, j'avais envie de crier, de chanter, et je trouvais très difficile de ne pas dire à mes parents combien j'étais heureux, que toute ma vie avait changé et que je n'étais plus un mendiant, mais riche comme Crésus. Mes parents étaient, grâce à Dieu, trop absorbés pour observer le changement qui s'était fait en moi. Ils étaient habitués à mes expressions maussades et ennuyées, à mes réponses évasives et à mes silences prolongés, qu'ils attribuaient aux troubles de la croissance et à la mystérieuse transition de l'adolescence à l'âge viril. De temps à autre, ma mère avait essayé de pénétrer mes défenses et tenté une ou deux fois de me caresser les cheveux, mais elle y avait depuis longtemps renoncé, découragée par mon obstination et mon manque de réceptivité.

Mais, plus tard, une réaction se produisit. Je dormis mal parce que j'appréhendais le lendemain matin. Peut-être m'avait-

il déjà oublié ou regrettait-il sa reddition ? Peut-être avais-je commis une erreur en lui laissant voir à quel point j'avais besoin de son amitié ? Aurais-je dû me montrer plus prudent, plus réservé ? Peut-être avait-il parlé de moi à ses parents et lui avaient-ils conseillé de ne pas se lier d'amitié avec un Juif? je continuai à me torturer ainsi jusqu'au moment où je tombai enfin dans un sommeil agité.

## 6

Mais toutes mes craintes s'avérèrent sans fondement. Dès que j'entrai dans la classe, Conrad se leva et vint s'asseoir près de moi. Son plaisir à me voir était si sincère, si évident, que moi-même, avec ma défiance innée, je perdis toute crainte. D'après ses propos, il était clair qu'il avait parfaitement dormi et n'avait pas un seul instant douté de ma sincérité. Je me sentis honteux de l'avoir jamais soupçonné.

Nous fûmes dès lors inséparables. Nous quittions toujours l'école ensemble — nos domiciles se trouvant dans la même direction — et il m'attendait tous les matins. Étonnée au début, toute la classe prit bientôt notre amitié pour argent comptant, sauf Bollacher, qui nous surnomma plus tard «Castor et Pollack<sup>1</sup>», et le Caviar, qui décida de nous tenir à l'écart.

1. Jeu de mots sur le couple de jumeaux Castor et Pollux de la mythologie grecque. «Pollack» est le mot familier qui désigne les Polonais (ici juifs) qui sont venus nombreux en Allemagne pour fuir les persécutions du tsar.

Les quelques mois qui suivirent furent les plus heureux de ma vie. Avec la venue du printemps, toute la campagne ne fut qu'une immense floraison, les cerisiers et les pommiers, les poiriers et les pêchers, tandis que les peupliers prenaient leur couleur argentée et les saules leur teinte jaune citron. Les collines bleuâtres de la Souabe, pleines de douceur et de sérénité, étaient couvertes de vignobles et de vergers et couronnées de châteaux. Ces petites villes médiévales avaient des mairies à hauts pignons et, autour de leurs fontaines, sur des colonnes entourées de gargouilles crachant de l'eau, se dressaient des ducs et des comtes souabes portant des noms tels Eberhardt le Bien-aimé ou Ulrich le Terrible, raides, comiques, moustachus, vêtus de lourdes armures. Et le Neckar coulait lentement autour d'îles plantées de saules. De tout cela émanait un sentiment de paix, de confiance dans le présent et d'espoir en l'avenir.

Le samedi, Conrad et moi prenions un train omnibus pour aller passer la nuit dans l'une de ces nombreuses et vieilles auberges aux lourdes boiseries, où l'on pouvait trouver à bon

marché une chambre propre, une chère excellente et du vin de la région. Nous allions parfois dans la Forêt-Noire, où les sombres bois, qui exhalaienent l'odeur des champignons et des larmes ambrées des lentisques, étaient émaillés de ruisseaux à truites sur les rives desquels se dressaient des scieries. Il nous arrivait aussi de gagner les sommets montagneux et, dans les bleuâtres lointains, nous pouvions voir la vallée du Rhin au cours rapide, les Vosges bleu lavande et la

flèche de la cathédrale de Strasbourg. Ou bien le Neckar nous tentait avec

*ses vents légers, hérauts de l'Italie,  
Et toi et tous tes peupliers, rivière bien-aimée<sup>1</sup>.*

ou le Danube avec ses

*arbres aux blanches floraisons, aux fleurs roses  
aussi, ou roussâtres, ses arbres sauvages aux  
feuilles d'un vert sombre.*

Nous choisissons parfois l'Hegau, où il y avait sept volcans éteints, ou le lac de Constance, le plus rêveur de tous les lacs. Nous allâmes un jour à Hohenstaufen, au Teck et à Hohenfels. Il ne subsistait pas la moindre pierre de ces forteresses, pas la moindre piste pour marquer la route que les Croisés avaient suivie jusqu'à Byzance et Jérusalem. Non loin de là, se trouvait Tübingen, où Hölderlin-Hypérion, notre poète préféré, avait passé trente-six années de sa vie après avoir sombré dans la folie, *entrückt von den Gittern*, emporté par les dieux.

Abaissant notre regard sur la tour, la demeure de Hölderlin, sa douce prison, nous récitions notre poème favori :

*Avec ses poiriers aux fruits jaunes,  
Ses innombrables rosiers sauvages,  
Le paysage se reflète dans le lac.  
Ô doux cygnes,  
Ivres de baisers,*

1. Extrait du poème «Retour au pays natal» de Hölderlin.

*Qui plongez la tête  
Dans l'eau calme et sacrée.  
Et moi, où puis-je trouver  
Les fleurs en hiver,  
Les fleurs en hiver,  
Et là où luit le soleil,  
Là où est l'ombre de la terre ?  
Les murs se dressent,  
Muets et froids, et, dans le vent,  
Claquent des étendards gelés<sup>1</sup>.*

1. Extrait du poème « Milieu de vie » de Hölderlin.



## 7

Ainsi se passaient les jours et les mois sans que rien ne troublât notre amitié. Hors de notre cercle magique venaient des rumeurs de perturbations politiques, mais le foyer d'agitation en était éloigné : il se trouvait à Berlin, où, signalait-on, des conflits éclataient entre nazis et communistes. Stuttgart semblait aussi calme et raisonnable que jamais. De temps à autre, il est vrai, se produisaient des incidents mineurs. Des croix gammées faisaient leur apparition sur les murs, un citoyen juif était molesté, quelques communistes étaient rossés, mais, en général, la vie continuait comme à l'ordinaire. Les Höhenrestaurants<sup>1</sup>, l'Opéra et les terrasses des cafés regorgeaient de monde. Il faisait chaud, les vignobles étaient chargés de grappes et les pommiers commençaient à ployer sous le poids des fruits mûrissants. Les gens s'entretenaient de l'endroit où ils iraient passer leurs vacances estivales, mes parents parlaient de la Suisse et Conrad me dit qu'il irait rejoindre ses parents en

**1.** Mot allemand qui désigne des restaurants installés sur les hauteurs de la ville.

Sicile. Il n'y avait, semblait-il, aucun sujet d'inquiétude. La politique était l'affaire des adultes et nous avions nos propres problèmes à résoudre. Et celui que nous trouvions le plus urgent était d'apprendre à faire de la vie le meilleur usage possible, indépendamment de découvrir le but de la vie, si tant est qu'elle en eût un, et quelle serait la condition humaine dans cet effrayant et incommensurable cosmos. C'étaient là des questions d'une réelle et éternelle importance, beaucoup plus essentielles pour nous que l'existence de personnages aussi éphémères et ridicules que Hitler et Mussolini.

Puis survint une chose qui nous bouleversa tous deux et eut sur moi une grande répercussion.

Jusqu'alors, j'avais pris comme allant de soi l'existence d'un Dieu tout-puissant et bienveillant, créateur de l'univers. Mon père ne m'avait jamais parlé de religion, me laissant le libre choix de ma croyance. Je surpris un jour une conversation où il disait à ma mère qu'en dépit du manque de preuve contemporaine, il croyait qu'un Jésus historique avait existé, un Juif d'une grande douceur, d'une grande sagesse, qui

enseignait la morale, un prophète comme Jérémie ou Ézéchiël, mais ne pouvait absolument pas comprendre que quiconque pût tenir ce Jésus pour le «Fils de Dieu». Il trouvait blasphématoire et répugnante la conception d'un Dieu omnipotent capable de regarder passivement son fils subir cette atroce et lente mort sur la croix, un «père» divin, qui n'éprouverait même pas, comme un père humain, l'impulsion d'aller au secours de son enfant.

Cependant, bien que mon père eût exprimé son

incrédulité dans la divinité du Christ, je crois que ses conceptions étaient plus agnostiques<sup>1</sup> qu'athées et que si j'avais voulu me faire chrétien, il ne s'y fût pas opposé, pas plus, d'ailleurs, que si j'avais voulu me faire bouddhiste. D'autre part, je suis à peu près sûr qu'il eût tenté de m'empêcher de devenir prêtre de n'importe quelle confession parce qu'il eût tenu la vie monastique et contemplative pour irrationnelle et gâchée.

Quant à ma mère, elle paraissait se mouvoir, parfaitement satisfaite, dans une situation confuse. Elle allait à la synagogue le jour du Grand Pardon, mais chantait *Stille Nacht, Heilige Nacht*<sup>2</sup> à la Noël. Elle donnait de l'argent aux juifs pour l'aide aux enfants juifs en Pologne et aux chrétiens pour la conversion des juifs au christianisme. Quand j'étais enfant, elle m'avait appris quelques simples prières dans lesquelles j'implorais Dieu de me venir en aide, d'être bon pour papa, maman et notre petit chat. Mais c'était à peu près tout. Comme mon père, elle semblait n'avoir besoin d'aucune religion, mais elle était active, bonne et généreuse, et convaincue que son fils

suivrait l'exemple de ses parents. C'est ainsi que j'avais grandi parmi les juifs et les chrétiens, laissé à moi-même et à mes idées personnelles sur Dieu, sans croire absolument — ni douter sérieusement — qu'il existât un être supérieur et bienveillant, que notre monde était

1. L'agnostique considère que l'absolu est inaccessible à la raison humaine et que par conséquent les considérations métaphysiques sont inutiles. L'athée, lui, est celui qui ne croit en aucun dieu.

2. Titre allemand de la chanson «Douce nuit, sainte nuit».

le centre de l'univers, et que nous étions, juifs et gentils<sup>1</sup>, les enfants préférés de Dieu.

Or, nos voisins, Herr et Frau Bauer, avaient deux filles âgées de quatre et sept ans et un garçon de douze ans. Je ne les connaissais que de vue — les enfants étaient trop jeunes pour que je pusse jouer avec eux — mais j'avais souvent observé, non sans envie, la façon dont parents et enfants s'ébattaient dans le jardin. Je me rappelais nettement comment le père poussait de plus en plus haut l'une des petites filles assise sur une balançoire, et comment la blancheur de sa robe et ses cheveux roux évoquaient une bougie allumée se mouvant avec rapidité entre les naissantes feuilles vert pâle des pommiers.

Un soir, alors que les parents étaient sortis et que la servante était allée faire une course, la maison de bois se trouva soudain en flammes et l'embrasement fut si rapide que les enfants avaient été brûlés vifs avant l'arrivée des pompiers. Je ne vis pas l'incendie ni n'entendis les cris de la servante et

de la mère. Je n'appris la nouvelle que le lendemain quand je vis les murs noircis, les poupées carbonisées, ainsi que les cordes roussies de la balançoire qui pendaient comme des serpents de l'arbre presque calciné.

Cela m'ébranla comme rien ne l'avait fait auparavant. J'avais entendu parler de tremblements de terre qui avaient englouti des milliers de personnes, de coulées de lave brûlante qui avaient recouvert des villages entiers, d'océans où des îles s'étaient engouffrées.

**1.** Mot hébreu désignant «les païens». Pour les Juifs, «les gentils» sont les chrétiens.

J'avais lu qu'un million d'âmes avaient été noyées par l'inondation du fleuve Jaune et deux millions par celle du Yang Tse-kiang. Je savais qu'un million de soldats étaient morts à Verdun. Mais ce n'étaient là que des abstractions, des chiffres, des statistiques, des informations. On ne peut souffrir pour un million d'êtres.

Mais ces trois enfants, je les avais connus, je les avais vus de mes propres yeux, c'était tout à fait différent. Qu'avaient-ils fait, qu'avaient fait leurs pauvres parents pour mériter un tel sort ?

Il me semblait qu'il n'y eût que cette alternative : ou bien aucun Dieu n'existait, ou bien il existait une déité, monstrueuse si elle était toute-puissante et vaine si elle ne l'était point. Une fois pour toutes, je rejetai toute croyance en un être supérieur et bienveillant.

Je parlai de tout cela à mon ami en propos passionnés et désespérés. Quant à lui, élevé dans la stricte foi protestante, il refusa d'accepter ce qui me paraissait alors la seule conclusion logique possible : il n'existait pas de père divin ou, s'il existait, il

ne se souciait pas de l'humanité et, par conséquent était aussi inutile qu'un dieu païen. Conrad admit que ce qui était arrivé était terrible et qu'il n'en pouvait trouver aucune explication. Certainement, affirmait-il, il devait y avoir une réponse à cette question, mais nous étions encore trop jeunes et inexpérimentés pour la découvrir. De telles catastrophes survenaient depuis des millions d'années, des hommes plus avertis que nous et plus intelligents — des prêtres, des évêques, des saints — en avaient discuté et trouvé des explications.

Nous devions accepter leur sagesse supérieure et nous montrer humblement soumis.

Je rejetai farouchement tout cela, lui dis que peu m'importaient les dires de tous ces vieux fumistes, que rien, absolument rien ne pouvait ni expliquer ni excuser cette mort de deux petites filles et d'un jeune garçon. «Ne les vois-tu pas brûler ? m'écriai-je avec désespoir. N'entends-tu pas leurs cris? Et tu as l'aplomb de justifier la chose parce que tu n'es pas assez courageux pour vivre sans ton Dieu. De quelle utilité est pour toi ou pour moi un Dieu impuissant et cruel ? Un Dieu assis sur les nuages et tolérant la malaria, le choléra, la famine et la guerre ?»

Conrad me dit que lui-même ne pouvait donner aucune explication rationnelle, mais interrogerait son pasteur à ce sujet et, quelques jours plus tard, il revint, rassuré. Ce que j'avais dit était le débordement d'un écolier dépourvu de maturité d'esprit et d'expérience. Le pasteur lui avait conseillé de ne pas écouter de tels blasphèmes et avait répondu pleinement et de façon satisfaisante à toutes ses questions.

Mais soit que le pasteur ne se fût pas exprimé assez clairement, soit que Conrad n'eût pas compris l'explication, il ne put, en tout cas, me la préciser. Il dit un tas de choses à propos du mal et alléqua qu'il était nécessaire si nous voulions apprécier le bien, tout comme il n'y avait pas de beauté sans laideur, mais il ne réussit pas à me convaincre et nos discussions n'aboutirent qu'à une impasse.

Il se trouva que, juste à ce moment, je lisais pour la première fois des ouvrages sur les années-lumière, les nébuleuses, les galaxies, les soleils des milliers de

fois plus grands que le nôtre, les millions et les milliards d'étoiles, les planètes des milliers de fois plus grandes que Mars, Vénus, Jupiter et Saturne. Et, pour la première fois, je me rendis nettement compte que je n'étais qu'une particule de poussière et que notre terre n'était qu'un caillou sur une plage parmi des millions de cailloux semblables. C'était apporter de l'eau à mon moulin. Ma conviction qu'il n'y avait pas de Dieu s'en trouva renforcée : comment lui eût-il été possible de prendre intérêt à ce qui se passait sur tant de corps célestes ? Et cette nouvelle découverte, alliée au choc que m'avait causé la mort des enfants, me conduisit, après un certain temps de complet désespoir, à une période de curiosité intense. Désormais, la question essentielle n'était plus de savoir ce qu'était la vie, mais de décider de ce qu'il fallait faire de cette vie sans valeur, et pourtant, en quelque sorte, d'un prix unique. Comment l'employer ? Pour quelle fin ? Seulement pour son propre bien ? Pour le bien de l'humanité ? Comment tirer le meilleur parti de cette mauvaise affaire ?

Presque chaque jour, nous discutons à ce sujet,

parcourant solennellement les rues de Stuttgart, levant souvent les yeux vers le ciel, vers Bételgeuse et Aldébaran<sup>1</sup>, qui nous rendaient notre regard avec des yeux de serpent, étincelants, bleu azur, moqueurs, distants de millions d'années-lumière.

Mais ce n'était là que l'un des sujets qui faisaient l'objet de nos débats. Il y avait aussi les intérêts profanes, qui paraissaient beaucoup plus importants que

<sup>1</sup>. Noms d'étoiles.

la certitude de l'extinction de notre planète, encore éloignée de millions d'années, et de notre propre mort, qui nous semblait plus éloignée encore. Il y avait notre intérêt commun pour les livres et la poésie, notre découverte de l'art, l'impact du postimpressionnisme<sup>1</sup> et de l'expressionnisme<sup>2</sup>, le théâtre, l'opéra.

Et nous parlions des filles. Par comparaison avec l'état d'esprit de l'adolescence à notre époque, nos conceptions à cet égard étaient d'une incroyable naïveté. Pour nous, les filles étaient des êtres supérieurs d'une pureté fabuleuse qu'il ne fallait approcher que comme le faisaient les troubadours, avec une ferveur chevaleresque et une adoration distante.

Je connaissais bien peu de filles. Chez nous, je voyais de temps à autre deux cousines, des adolescentes, de mornes créatures dépourvues de la moindre ressemblance avec Andromède<sup>3</sup> ou Antigone<sup>4</sup>. Je ne me souviens de l'une d'elles que parce

1. Mouvement pictural qui suit l'impressionnisme et qui se caractérise par un travail sur la couleur utilisée en petites touches (pointillisme) de façon à ce que les mélanges se fassent à distance et dans l'œil du spectateur.
2. Terme à la mode en Allemagne dans les années 1910. Il désigne ce qui n'est pas impressionniste et s'apparente au cubisme. Ce mouvement pictural est caractérisé par l'esprit de révolte contre les valeurs bourgeoises, l'exacerbation du moi et l'anticonformisme.
3. Personnage de la mythologie grecque qui, en raison de la jalousie que suscite sa beauté, sera attachée à un rocher pour être dévorée par un monstre marin. Elle est sauvée par Persée qui l'épouse.
4. Personnage de la mythologie grecque, elle est la fille d'Œdipe et de Jocaste. Elle désobéit à son oncle Créon en enterrant son frère Polynice. Emmurée vivante, elle se pend. Elle symbolise la défense héroïque des lois non écrites des dieux (morale) contre celles contingentes des hommes.

qu'elle se bourrait continuellement de gâteau au chocolat et de l'autre que parce qu'elle semblait devenir muette dès que je paraissais. Conrad avait plus de chance. Au moins rencontrait-il des filles portant des noms captivants, telles Gräfin von Platow, baronne von Henkel Donnersmark, et même une Jeanne de Montmorency, qui, me l'avoua-t-il, lui était plus d'une fois apparue en rêve.

Au lycée, on ne parlait guère des filles. C'était du moins notre impression à Conrad et à moi, bien qu'il eût pu se passer toutes sortes de choses à notre insu puisque tous deux, comme le Caviar, faisions la plupart du temps bande à part. Mais, jetant un regard en arrière, je crois encore que la plupart des garçons, même ceux qui se vantaient de leurs aventures, avaient plutôt peur des filles. Et il n'y avait pas encore la télévision pour introduire la sexualité au sein de la famille.

Mais je n'ai pas l'intention de prôner les mérites d'une innocence telle que la nôtre, dont je ne parle ici que comme l'un des aspects de la vie que nous menions ensemble. Ce que je m'efforce de faire en rapportant nos principaux objets d'intérêt,

nos peines, nos joies et nos problèmes, est de retrouver notre état d'esprit et essayer de le dépeindre.

Nous tentions de résoudre seuls nos problèmes. Il ne nous venait jamais à l'esprit de consulter nos parents. Ils appartenaient, nous en étions convaincus, à un autre monde ; ils ne nous auraient pas compris ou se seraient refusés à nous prendre au sérieux. Nous ne parlions presque jamais d'eux; ils nous semblaient aussi éloignés que les nébuleuses, trop adultes,

trop confinés dans des conventions de toutes sortes. Conrad savait que mon père était médecin et je savais que le sien avait été ambassadeur en Turquie et au Brésil, mais nous n'étions pas curieux d'en connaître davantage et c'est peut-être ce qui explique pourquoi nous n'étions jamais allés l'un chez l'autre. Nombre de nos discussions avaient lieu en arpentant les rues, ou assis sur un banc, ou debout sous une porte cochère pour nous abriter de la pluie.

Un jour, alors que nous étions arrêtés devant chez moi, je pensai soudain que Conrad n'avait jamais vu ma chambre, mes livres et mes collections, de sorte que je lui dis, sous l'impulsion du moment : «Pourquoi n'entrerais-tu pas ?»

Ne s'attendant pas à mon invitation, il hésita une seconde, puis me suivit.

## 8

La maison de mes parents, une modeste villa construite en pierre du pays, se dressait dans un petit jardin plein de pommiers et de cerisiers et était située dans un quartier connu dans le voisinage comme die *Höhenlage*<sup>1</sup> de Stuttgart. C'est là qu'habitaient les gens aisés et la riche bourgeoisie de la ville, l'une des plus belles et des plus prospères d'Allemagne. Entourée de collines et de vignobles, elle se trouve dans une vallée si étroite qu'il n'y a que peu de rues en terrain plat; la plupart d'entre elles commencent à grimper dès que l'on quitte la Königstrasse, l'artère principale de Stuttgart. En plongeant le regard du haut des collines, on a une vue remarquable des milliers de villas, le vieux et le nouveau Schloss<sup>2</sup>, la Stiftskirche<sup>3</sup>, l'Opéra, les musées et ce qui était autrefois les parcs royaux. Il y avait partout des Höhenrestaurants avec de spacieuses terrasses où les habitants de Stuttgart pouvaient passer les chaudes soirées d'été à boire du

1. Ce sont les quartiers aisés des hauteurs de Stuttgart.

2. « Château » en allemand.

3. « Église conventuelle » en allemand.

vin du Rhin ou du Neckar et à ingurgiter une énorme quantité de nourriture : du veau et des pommes de terre en salade, du Schnitzel Holstein, des Bodenseefelchen, des truites de la Forêt-Noire, du foie et du boudin avec de la choucroute, du Rehrücken avec des Preiselbeeren<sup>1</sup>, du tournedos à la sauce béarnaise, et Dieu sait quoi d'autre, tous ces plats suivis d'un choix fantastique de gâteaux nourrissants surmontés de crème fouettée. S'ils prenaient la peine de lever les yeux de leur assiette, ils pouvaient voir, entre les arbres et les buissons de laurier, les forêts qui s'étendaient dans le lointain et le Neckar qui coulait lentement entre les escarpements, les châteaux, les peupliers, les vignobles et les vieilles cités pour gagner Heidelberg, le Rhin et la mer du Nord. Quand tombait la nuit, la vue était aussi magique que celle que l'on avait de Fiesole sur Florence. Des milliers de lumières brillaient, l'air était chaud et embaumé de l'odeur du jasmin et du lilas, et, de tous côtés, montaient des voix, les chants et les rires des citoyens heureux, qui commençaient à devenir somnolents pour avoir trop mangé, ou amoureux pour avoir trop bu.

Au-dessous, dans la ville où la chaleur était accablante, les rues portaient des noms qui rappelaient aux Souabes leur riche héritage : Hölderlin, Schiller, Mörike, Uhland, Wieland, Hegel, Schelling, David Friedrich Strauss, Hesse<sup>2</sup>, les confirmant dans leur

1. Spécialités culinaires allemandes (escalope, poisson, et gibier avec des baies).

2. Mörike : écrivain allemand romantique (1804-1875) ;

conviction qu'en dehors du Wurtemberg la vie ne valait guère d'être vécue et que nul Bavarois, Saxon, et surtout nul Prussien ne pouvait leur venir à la cheville. Et leur fierté n'était pas tout à fait injustifiée. Dans cette ville de moins d'un demi-million d'habitants, il y avait plus de représentations d'opéras, de meilleurs théâtres, de plus beaux musées, de plus riches collections et une vie plus remplie qu'à Manchester ou à Birmingham, à Bordeaux ou à Toulouse. C'était toujours une capitale, même sans roi, entourée de petites villes prospères et de châteaux portant des noms tels «Sans-Souci» et «Mon Repos». Non loin de là il y avait Hohenstaufen, et Teck, et Hohenzollern, et la Forêt-Noire, et le Bodensee, le cloître de Maulbronn et Beuron, les églises baroques de Zwiefalten, de Neresheim et de Birnau.

Uhland : poète allemand (1787-1862) ; Wieland : écrivain allemand (1733-1813) ; Hegel : grand philosophe allemand de l'histoire (1770-1831) ; Schelling : disciple de Hegel et ami de Goethe (1775-1854) ; Hesse : écrivain allemand (1877-1962), un de ses thèmes favoris est la révolte contre l'emprise familiale.

De notre maison, je ne voyais que les jardins et les toits rouges des villas dont les propriétaires plus riches que nous pouvaient s'offrir une vue panoramique, mais mon père était déterminé à ce qu'un jour nous n'eussions rien à envier aux familles patriciennes. En attendant, il nous fallait nous contenter de notre villa, pourvue du chauffage central, avec ses quatre chambres à coucher, sa salle à manger, son «jardin d'hiver» et une pièce qui servait à mon père de cabinet de consultation.

Ma chambre, au second étage, était meublée selon mon goût. Sur les murs, il y avait quelques reproductions : *l'Enfant au gilet rouge* de Cézanne, des estampes japonaises et les *Tournesols* de Van Gogh. Je possédais les classiques allemands : Schiller, Kleis<sup>1</sup>, Goethe, Hölderlin, et, bien entendu, «notre» Shakespeare, sans oublier Rilke, Dehmel<sup>2</sup> et George. Ma collection de livres français comprenait Baudelaire, Balzac, Flaubert et Stendhal, et, quant aux auteurs

1. Écrivain allemand (1777-1811).

2. Poète allemand influencé par Nietzsche (1863-1920).

russes, j'avais les œuvres complètes de Dostoïevski, de Tolstoï et de Gogol<sup>1</sup>. Dans un angle, une vitrine contenait mes collections de pièces de monnaie, des coraux d'un ton vermeil, des hématites et des agates, des topazes, des grenats, des malachites, un bloc de lave d'Herculanum, une dent de lion, une griffe de tigre, un morceau de peau de phoque, une fibule romaine, deux fragments de verre romains (chipés dans un musée), une tuile romaine portant cette inscription : LEG XI<sup>2</sup>, et une molaire d'éléphant.

C'était là mon univers, un univers où je me sentais en sécurité absolue et qui, j'en avais la certitude, durerait à jamais. Je ne pouvais, il est vrai, faire remonter mes origines à Barberousse — quel Juif l'eût pu ? — mais je savais que les Schwarz avaient vécu à Stuttgart depuis deux siècles au moins, et peut-être depuis bien plus longtemps. Comment le préciser, puisqu'il n'existait pas d'archives ? Comment savoir d'où ils étaient venus ? De Kiev ou de Vilna ? De Tolède ou de Valladolid ? Dans quelles tombes à l'abandon entre Jérusalem et Rome, entre Byzance et Cologne, leurs os pourrissaient-ils ? Pouvait-on être sûr qu'ils n'avaient pas vécu là avant les

Hohenfels ? Mais de telles questions étaient aussi hors de propos que la chanson que David chantait au roi Saül. Tout ce que je savais, c'est que c'était là ma patrie, mon foyer, sans commencement ni fin, et qu'être juif n'avait fondamentalement pas plus d'importance qu'être né avec

1. Écrivains russes du )(' dont les traductions ont enthousiasmé les intellectuels européens dès le début du xxe siècle.

2. Onzième légion.

des cheveux bruns et non avec des cheveux roux. Nous étions Souabes avant toute chose, puis Allemands, et puis Juifs. Quel autre sentiment pouvait être le mien, ou celui de mon père, ou celui du grand-père de mon père ? Nous n'étions pas de ces pauvres «Pollacken» qui avaient été persécutés par le tsar. Bien entendu, nous n'aurions pu ni voulu nier que nous étions «d'origine juive», pas plus que quiconque eût songé à nier que mon oncle Henri, que nous n'avions pas vu depuis dix ans, fût un membre de la famille. Mais cette «origine juive» ne se manifestait guère plus d'une fois l'an, le jour du Grand Pardon<sup>1</sup>, où ma mère se rendait à une synagogue et où mon père s'abstenait de fumer et de voyager, non parce qu'il croyait au judaïsme, mais parce qu'il ne voulait pas blesser les autres dans leurs sentiments.

Je me rappelle encore une violente discussion entre mon père et un sioniste venu faire une collecte pour Israël. Mon père détestait le sionisme<sup>2</sup>. L'idée même lui paraissait insensée. Réclamer la Palestine après deux mille ans n'avait pas pour lui

plus de sens que si les Italiens revendiquaient l'Allemagne parce qu'elle avait été jadis occupée par les Romains. Cela ne pouvait mener qu'à d'incessantes effusions de sang car les Juifs auraient à lutter contre tout le monde arabe. Et,

**1.** C'est la plus importante fête de la religion juive (Yom Kippour). Il s'agit d'un jour de pénitence pendant lequel il est interdit de boire et de manger.

**2.** Le mot vient de Sion, montagne de Jérusalem. Il s'agit d'un dogme visant à l'établissement du plus grand nombre de Juifs en Palestine. Le sionisme a débouché sur la formation de l'État d'Israël.

de toute façon, qu'avait-il, lui, citoyen de Stuttgart, à voir avec Jérusalem ?

Quand le sioniste nomma Hitler et demanda à mon père si cela n'ébranlait pas sa confiance, mon père répondit : «Pas le moins du monde. Je connais mon Allemagne. Ce n'est qu'une maladie passagère, quelque chose comme la rougeole, qui disparaîtra dès que s'améliorera la situation économique. Croyez-vous vraiment que les compatriotes de Goethe et de Schiller, de Kant<sup>1</sup> et de Beethoven, se laisseront prendre à cette foutaise ? Comment osez-vous insulter la mémoire de douze mille Juifs qui sont morts pour notre pays ? *Für unsere Heimat?*»

Quand le sioniste traita mon père de « partisan typique de l'assimilation<sup>2</sup> », mon père répondit fièrement : «Oui, je suis pour l'assimilation. Quel mal y a-t-il à cela ? Je veux être identifié à l'Allemagne. J'approuverais certainement la complète absorption des Juifs par les Allemands si j'étais convaincu que ce serait pour l'Allemagne un profit durable, mais j'en doute

quelque peu. Il me semble que les Juifs, en ne s'intégrant pas complètement, agissent encore comme catalyseurs, enrichissant ainsi et fertilisant la culture allemande, comme ils l'ont fait dans le passé.»

À ces mots, le sioniste bondit. C'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Se frappant le front de l'index

1. Célèbre philosophe allemand (1724-1804) qui a fondé l'universalisme de la morale moderne.
2. Processus d'intégration des populations immigrées qui s'effectue par l'oubli ou l'effacement des spécificités culturelles originelles au profit de l'adoption des coutumes et pratiques religieuses du pays d'accueil.

droit, il s'écria d'une voix forte : «Complètement *meschugge*<sup>1</sup> », rassembla ses brochures et disparut, se frappant toujours le front du doigt.

Je n'avais jamais vu mon père, pacifique et calme à l'ordinaire, si furieux. Pour lui, cet homme était traître à l'Allemagne, la patrie pour laquelle mon père, deux fois blessé dans la Première Guerre mondiale, était prêt à se battre de nouveau.

1. «Fou» en yiddish.

Combien je comprenais mon père et combien je le comprends encore ! Comment eût-il pu, lui ou quiconque au XX<sup>e</sup> siècle, croire au diable et à l'enfer ? Ou aux mauvais génies ? Pourquoi échanger le Rhin et la Moselle, le Neckar et le Main, contre les lentes eaux du Jourdain<sup>1</sup> ? Pour lui, le nazisme n'était qu'une maladie de peau sur un corps sain et le seul remède était de faire au patient quelques injections, de le garder au calme et de laisser la nature suivre son cours. Et pourquoi se tourmenterait-il ? N'était-il pas un médecin populaire, également respecté des Juifs et des non-Juifs ? Une députation de citoyens éminents, conduite par le maire, ne lui avait-elle pas rendu visite lors de son quarante-cinquième anniversaire ? La *Stuttgarter Zeitung*<sup>2</sup> n'avait-elle pas publié sa photographie ? Un groupe de non-Juifs ne lui avaient-ils pas donné une sérénade avec la Petite musique de nuit ? Et n'avait-il

1. Fleuve du Proche-Orient qui traverse Israël. Il s'agit d'une allusion à l'exil possible des Juifs vers ce qu'on présente comme leur patrie d'origine.

2. Journal de la ville de Stuttgart.

pas reçu un talisman infallible ? La Croix de fer de première classe était accrochée au-dessus de son lit, ainsi que son épée d'officier, près d'un tableau représentant la maison de Goethe à Weimar<sup>1</sup>.

1. C'est à Weimar que, détaché de ses activités politiques, Goethe occupe son temps en conversations avec Schiller. L'esprit de Weimar est celui de la réflexion, de l'ouverture culturelle européenne et du refus des tentations nationalistes.





**August Sander, 1876-1964**  
Fahnenjunker, vers 1944

**Dans Folioplus classiques, le texte intégral, enrichi d'une lecture d'image, écho pictural de l'œuvre, est suivi de sa mise en perspective organisée en six points.**

Vie littéraire > **Une histoire dans l'Histoire**

L'écrivain à sa table de travail > **Écrire pour vivre, écrire pour revivre**

Groupement de textes thématique > **Variations sur l'amitié**

Groupement de textes stylistique > **La théorie du faucon ou l'effet de chute**

Chronologie > **Fred Uhlman et son temps**

Fiche > **Des pistes pour rendre compte de sa lecture**

**folioplus**  
**classiques**

du **XX<sup>e</sup>** siècle

Recommandé pour les classes de collège

ISBN 2-07-031872-9 A31872

F7

9

